composition de ce feu sans nous en douter, & il croit que, si quelque habile artificier, suffisamment instruit dans la chymie, vouloit y réfléchir avec attention, il pourroit bientôt nous rendre cette invention, qui devoit cependant n'être jamais répandue dans le public.

Lorsque M. de Maizeroi publia pour la première fois cette traduction, les curieux amateurs de l'antiquité, & les militaires de terre & de mer convinrent que peu d'ouvrages offroient autant d'excellentes instructions. C'est à eux principalement qu'est réservé le soin de récompenser par des éloges publics, l'estimable auteur d'un livre qui manquoit à l'éducation des jeunes militaires.

(Journal des sciences & beaux-arts ;
Affiches & annonces de Paris ;
Avis divers.)

COMMENTAIRE sur l'Esprit des Loix de Montesquieu, par M. DE PAILLON. 1778.

On n'oubliera jamais l'impression que fit l'Esprit des Loix, en Europe, au moment de sa publication. La majesté du sujet, le génie connu de l'auteur, la disposition générale des esprits qui, dans cet instant, étoient singulièrement portés vers les spéculations, toutes de la philosophie, tout concourut à réunir son ouvrage l'attention des lecteurs de tous les genres.

genres. Les jurisconsultes ne doutèrent point que Montesquieu n'eût borné l'ambition de sa gloire à être l'humble commentateur du droit romain, & des ordonnances royales. Les femmes, que le souvenir des *Lettres Persanes* rassuroit contre la gravité du titre de l'ouvrage, se flatterent de pénétrer tous les grands dessein de la législation, dont on leur a toujours fait des mystères, & de suivre M. de Montesquieu dans le sanctuaire des loix comme dans le temple de Gaïde. Les philosophes prévirent que la science des loix ne seroit plus renfermée dans le temple de la justice, & qu'elle deviendroit la science du citoyen, du moment qu'un homme de génie lui rendroit son intérêt & sa beauté naturelle. Tout le monde enfin voulut le lire; tout le monde en commença la lecture. Bien peu de gens purent l'achever. Presque tous les lecteurs furent trompés dans leurs espérances. Les jurisconsultes prononcèrent de leur ton dogmatique, que Montesquieu ne parloit point de loix, parce qu'il en parloit en législateur plutôt qu'en jurisconsulte. Ils pensèrent qu'il dégradoit la majesté de son sujet, par le charme qu'il répand quelquefois sur son style, parce qu'ils ne conçoivent la raison qu'avec la sécheresse & l'ennui qu'ils lui communiquent, & qu'ils ne la reconnoissent plus lorsqu'elle se montre parée de quelques graces. Les femmes, pour qui toutes les idées générales sont peut-être étrangères, parce qu'elles les éloignent trop des objets sensibles qui les dominent toujours avec le plus grand em-

pire, crurent que c'étoit la faute de Montefquieu, si elles n'avoient pu entendre tout de suite le traité du change, & le chapitre de la constitution d'Angleterre. Ceux même qui s'occupoient de la jurisprudence politique sur les traces des Grotius & des Puffendorf, n'avoient guere que cette espece d'érudition qui multiplie les préjugés, & défend aux vérités l'entrée des esprits qu'elle occupe. Un homme estimé dans ce siècle par sa vaste science, & même par l'usage ingénieux qu'il en a fait quelquefois, imprima dans le tems que l'Esprit des Loix n'étoit qu'un recueil d'énigmes & de logogryphes. Enfin, dit M. d'Alembert, l'un des plus beaux monumens littéraires qui soient sortis de notre nation, fut regardé d'abord par elle avec assez d'indifférence.

Dans tous les cas semblables, qui, à la vérité, sont on ne peut pas plus rares, nous devrions, ce me semble, nous faire un devoir de suspendre au moins notre jugement. Car, s'il est toujours ridicule d'admirer ce qu'on ne comprend pas, il est aussi quelquefois injuste de le mépriser, pour cette seule raison. Lorsqu'on des ouvrages fixent l'attention publique sur des objets qui ne l'ont pas occupée encore, il faut se résoudre au travail d'une étude, & on a tort de se promettre les plaisirs d'une lecture facile & rapide. Peut-être même que, dans tous les genres, celui qui va chercher des vérités nouvelles loin des idées communes des hommes, celui qui mérité le titre de créateur, ne peut se manifester par lui-même

aux lecteurs ordinaires. Il les a trop perdus de vue dans la hauteur de ses contemplations , & il n'a plus la mesure de la foiblesse & des bornes de notre intelligence. Il faut que des esprits qui ne sont que lumineux , lui servent d'interpretes , & viennent se mettre entre lui & les hommes pour révéler ses pensées.

M. de Montesquieu ne tarda point cependant à jouir de la gloire que méritoit son plus bel ouvrage : il jouit sur-tout de l'espérance du bien qu'il feroit un jour aux hommes. Une nation , qui travaille depuis huit siècles à se faire une constitution , dans laquelle aucun homme n'aura plus de pouvoir & de force que la loi , vit dans cet ouvrage des moyens nouveaux de résoudre ce grand problème de législation ; & un Anglois , interprete des sentimens de tous ses concitoyens , fit frapper une médaille en l'honneur d'un François qui avoit parlé de législation : époque bien remarquable dans l'histoire de ces deux peuples. Dans sa patrie même , M. de Montesquieu obtint bientôt le suffrage de tous ceux dont il pouvoit estimer l'opinion. Les premiers écrivains de la nation se rendirent les interpretes de son admiration & de sa reconnoissance. Ce ne fut plus dès-lors qu'un concert de louanges. Dans cette classe nombreuse de personnes qui passent leur vie à lire , ce fut un honneur & une distinction d'avoir lu l'Esprit des Loix.
 Depuis dix à douze ans , les principes & la gloire de M. de Montesquieu ont été attaqués dans une foule d'écrits , quelquefois avec assez

de force & beaucoup d'honnêteté, mais plus souvent encore avec une fureur aveugle. On l'a accusé même d'avoir abandonné la cause des peuples, & de s'être rendu le fauteur de la tyrannie ; & ce reproche lui a été fait par un homme qui nous propose le gouvernement du Grand-Turc pour le modèle du plus parfait de tous les gouvernemens ; par un écrivain qui croit faire beaucoup pour le peuple, en réclamant en sa faveur le sort dont jouissent *les chevaux dans nos écuries*. Enfin, il me semble qu'aujourd'hui, dans ces entretiens intimes où le bonheur des gens-de-lettres est de s'entretenir des hommes-de-lettres qui les ont précédés, au nom de Montesquieu, on est bien plus porté à se récrier contre quelques imperfections de ses ouvrages, qu'à admirer les beautés & les vérités sublimes dont ils sont remplis. J'ai entendu dire plus d'une fois qu'il faudroit refaire l'Esprit des Loix : il est vrai que personne n'a dit encore qu'il alloit s'en charger.

Parmi les nombreux ennemis de M. de Montesquieu, on a dû distinguer aisément M. de Voltaire. Quel a été le principe de leurs divisions, & pourquoi, & comment l'auteur de l'Essai sur l'histoire générale, n'en a pas été le premier admirateur de l'Esprit des Loix ? Est-il vrai, ce qu'on a dit, que Voltaire ne pouvoit souffrir dans l'Europe une gloire qui égalât l'étendue & l'éclat de sa gloire ?

Si cela étoit vrai, il faudroit sur le même pied même charger sa mémoire de cette accusation : il faudroit la faire entendre au lieu même

de tous les chants qui s'élèvent pour célébrer le prodige de son génie. Un amour extrême de la gloire auroit fait son crime; il faudroit l'en punir en répandant cette ombre sur l'éclat de sa gloire. On est trop porté peut-être à tout pardonner au génie. L'amour & l'admiration qu'il nous inspire séduisent aisément nos arrêts. Mais cette indulgence ne peut que lui être funeste à lui-même, & le plus grand outrage qu'on puisse lui faire, c'est de ne pas en exiger toutes les vertus.

Mais en cherchant avec scrupule l'origine de la haine de l'auteur de Mahomet pour l'auteur de l'Esprit des Loix, il est difficile de ne pas voir qu'elle a pris sa source dans la vengeance plutôt que dans l'envie. M. de Montesquieu avoit déjà, depuis très-long-tems en Europe, cette célébrité qui donne à l'homme de génie, sur l'opinion publique, une influence qui regle pendant un certain tems, au moins, le sort des talens dont la place n'est pas encore fixée. Voltaire avoit aussi déjà publié plusieurs des ouvrages qui composent aujourd'hui les plus beaux titres de sa renommée. Mais la multitude qui répand la gloire ne fait pas la dispenser. Même après Brutus, Zaïre & la Henriade, on ne savoit pas bien encore si l'on devoit classer Voltaire parmi les beaux-esprits, ou parmi les hommes de génie. C'est dans ce moment que Montesquieu, qui devoit pourtant se connoître en génie, prononça que Voltaire ne seroit jamais qu'un bel-esprit; & pendant plus de quarante ans, les ennemis du Sophocle

François ont soutenu leurs injustices & leur haine de cette erreur du Platon de la France. Il eût été beau, sans doute, à Voltaire, de respecter toujours la gloire d'un grand homme qui n'avoit pas su prévoir que la sienne seroit encore un jour plus brillante. On compteroit aujourd'hui cette justice, quoiqu'elle ne fut qu'un devoir, parmi les vertus qui consacrent sa renommée. Mais il ne faut pas craindre de le dire : cette imagination & cette ame sensibles que la nature donne aux hommes qu'elle forme poëtes, doit leur permettre bien rarement d'être généreux sur la gloire. Ces faiblesses de leur génie ressemblent un peu à des faiblesses plus intéressantes & plus excusables encore, à celles de la beauté. La beauté ne peut guère se voir elle-même sans être touchée : du moins qu'elle répand autour d'elle. Toutes les femmes ont dit, & les hommes s'en défendent eux-mêmes : l'aspect de la beauté méconnoît les vertus, & l'admiration du génie. Il ne peut guère fixer ses regards sur les productions charmantes ou sublimes ; dans lesquelles il a répandu sa grace & sa beauté, sans éprouver quelquefois ces sentimens d'amour & d'admiration qu'il doit laisser aux hommes. Si on le méconnoît ou qu'on le méprise, sa faiblesse deviennoit une faiblesse, & il voudra venger avec excès l'outrage fait à l'objet de son amour.

... *Mant, alid, mens, repugnat*
Judicium Parisiis spiritibus injuria Tormentis.

Si c'est là , en général , le caractère de tous les hommes qui ont reçu de la nature le génie poétique , il paroît que ce caractère a été plus particulièrement encore celui de Voltaire. Il mesuroit les offenses à sa sensibilité , & l'on conçoit que ses vengeances ne pouvoient avoir de bornes. Je fais bien que ce n'est point-là le justifier , & ce n'est pas non plus mon dessein ; mais c'est du moins caractériser ses torts , & si on ne peut les excuser , on voit au moins qu'ils n'avoient rien d'odieux , & que celui qui eût ménagé ses foiblesses , eût été sûr de trouver en lui presque toutes les vertus.

Pour être justes , nous devons donc reprocher à M. de Montesquieu lui-même , une partie des injustices dont M. de Voltaire s'est rendu coupable envers lui.

Le commentaire que nous annonçons aujourd'hui , & qui a donné lieu à ces réflexions , ne seroit peut-être lu de personne , s'il ne portoit le nom du grand homme que nous venons de perdre. Mais il l'a laissé sur sa tombe , & l'on peut être tenté de le recueillir comme un débris précieux.

Il est fait sans aucun plan , sans aucune suite , sans aucun ordre dans les matieres. M. de Montesquieu demandoit en grace qu'on ne le jugeât point sur quelques idées isolées , mais sur l'ensemble de son ouvrage. M. de Voltaire n'a point voulu faire cette grace à l'auteur de l'Esprit des Loix. (*) Il n'a commenté que quel-

(*) » Une petite société de savans , nourris dans la

ques phrases qu'il a prises, tantôt dans un livre, tantôt dans un autre, & toujours en les séparant de tout ce qui les environne. Nous ne mettrons pas plus d'ordre dans l'examen du commentaire, & nous n'examinerons même qu'un petit nombre de critiques. Nous choisirons celles qui semblent avoir quelque apparence de justesse & de vérité.

Montesquieu a dit que le pouvoir du clergé est une barrière au pouvoir despotique, qu'il faut conserver, lorsqu'il n'y en a pas d'autre.

M. de Voltaire répond à cela qu'Isabelle & Ferdinand qui établissent le despotisme ont aussi établi l'inquisition en Espagne : & il ajoute ensuite ; *cette inquisition si abhorrée en Europe, devoit-elle être chère à l'auteur des Lettres Persanes.*

Le pouvoir du clergé & l'inquisition, est-ce la même chose ? L'inquisition n'existoit pas encore, & Louis-le-Débonnaire avoit déjà déposé la couronne impériale aux pieds des évêques de France. Torquemada ne se vançoit pas encore d'avoir allumé lui-même le feu de

« connoissance des affaires & des hommes, s'assembla
 « long-tems pour examiner avec impartialité ce livre
 « si célèbre; elle se imprimer pour elle & pour quel-
 « ques amis, 24 exemplaires de son travail, sous le
 « titre d'*Observations sur l'Esprit des Loix*, en trois
 « petits volumes ». M. de Voltaire dit en avoir tiré
 des instructions auxquelles il joint ses doutes dans cette
 brochure.

fix mille bûchers, & le fougueux Hildebrand élevé sur le trône pontifical, parloit déjà de marcher sur la tête des empereurs : Innocent III avoit déjà donné la couronne d'Angleterre à un héritier de la maison de France. Dans quel ouvrage a-t-on rendu l'inquisition plus odieuse que dans l'Esprit des Loix ? Qui pourra jamais oublier le plaidoyer de cette jeune Portugaise, prête à être consumée par les flammes pour avoir cru à la religion de ses peres ? Quoi ! il s'est trouvé un homme qui a voulu faire entendre que l'inquisition a été *chère* à M. de Montesquieu, & cet homme est M. de Voltaire ! Si j'avois lu ces mots dans la Théorie des Loix civiles, j'en serois encore étonné.

Montesquieu a dit que les Anglois, pour favoriser la liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formoient leur monarchie.

Au contraire, dit le commentateur, *les Anglois ont établi le parlement & la chambre des communes.*

Le parlement & la chambre des communes, ou pour parler plus exactement, la chambre des communes & celle des pairs, ne sont pas des *puissances intermédiaires* ; ce sont, dans le pouvoir législatif d'Angleterre, des puissances égales, ou même supérieures à celle du roi. Je crois que M. de Voltaire l'a dit lui-même quelque part en très-beaux vers ; mais aussi pourquoi se faire commentateur ? C'est s'exposer à perdre à la fois toutes ses connoissances & tout son génie.

Il me semble, au contraire, dit le commentateur, que *c'est dans les petits états démocratiques que les hommes sont égaux.*

Mais il n'y a point là de contradiction. Ils sont égaux dans la démocratie, parce qu'ils sont tous souverains; ils sont égaux dans le despotisme, parce qu'ils sont tous esclaves: les premiers, dit M. de Montesquieu lui-même, parce qu'ils sont tout, les seconds, parce qu'ils ne sont rien.

M. de Montesquieu a fait entendre que l'or du Nouveau-Monde a ruiné l'Espagne.

Je ne fais pas trop, dit M. de Voltaire, *si Philippe II fut si à plaindre d'avoir de quoi acheter l'Europe, grace au voyage de Colomb.*

Je ne fais pas trop non plus quand l'Europe s'est vendue à Philippe second. Le secours que donna son or à la ligue fut impuissant pour repousser Henri IV de son trône. La *flotte invincible* ne fit point la conquête de la Grande-Bretagne, & tout l'or du Potosé ne put forger des fers à la liberté du Batave. D'ailleurs, il ne s'agit point ici de Philippe, il s'agit de l'Espagne. Les mêmes choses qui remplissent les trésors des souverains, ruinent trop souvent les peuples. Mais veut-on parler des rois mêmes? Philippe III, qui possédoit les mines du Mexique & du Pérou, n'avoit pas de quoi payer ses domestiques.

Licurge, dit Montesquieu, mêla le larcin avec l'esprit de justice.

J'oserais dire, répond le commentateur, qu'il n'y a point de larcin dans une ville où l'on n'avoit *aucune propriété.*

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

M. de Voltaire n'est pas le seul qui ait dit qu'on ne pouvoit pas voler à Sparte, quoiqu'on ait beaucoup parlé des vols des Spartiates. Mais avec un peu de réflexion on voit que les vols y étoient très-possibles. 1°. On pouvoit voler à chaque citoyen ce que la patrie lui donnoit pour sa subsistance. 2°. On pouvoit voler à la patrie elle-même les biens dont elle faisoit le partage entre ses enfans. J'ai pourtant lu vingt brochures, au moins pour ma part, dans lesquelles on a assuré que le vol étoit impraticable à Sparte.

L'auteur de l'Esprit des Loix a cité une loi des Epidammiens, dont on peut tirer un résultat général très-important pour la législation de tous les peuples.

Dans chaque genre, dit M. de Voltaire, il faut s'en tenir à son sujet. L'Esprit des Loix est dans l'Empereur Justinien, & dans les ordonnances de Louis XIV.

Mais le chapitre de la constitution d'Angleterre n'est tiré ni des nouvelles de Justinien, ni des ordonnances de Louis XIV : le chapitre de la constitution d'Angleterre figure-t-il mal dans l'Esprit des Loix ? Montesquieu est-il allé le chercher hors de son sujet ? Je crois bien que dans ces moments d'humeur, où M. de Voltaire vouloit un mal horrible à l'auteur de l'Esprit des Loix, il eût désiré que Montesquieu n'eût été qu'un Bornier ou un Barthole.

C'est ainsi que Voltaire a par-tout commenté l'Esprit des Loix. Mais rappelons ici ce qu'il en a dit ailleurs lui-même. *Le genre humain avoit*

perdu ses titres ; Montefquieu les a trouvés , & les lui a rendus. Le plus bel éloge qu'un homme puisse recevoir , Montefquieu l'a donc reçu de Voltaire.

On peut dire encore que ce commentaire n'est pas toujours une critique. M. de Voltaire est deux fois , si nous ne nous trompons , de l'avis de Montefquieu. Celui-ci dit : *Dans les monarchies les loix de l'éducation auront pour objet l'honneur ; dans les républiques , la vertu , & dans le despotisme la crainte.* » J'oserois croire » que l'auteur a trop raison ; du moins en certains pays , poursuit M. de Voltaire , j'ai vu » des enfans de valets-de-chambre à qui l'on » disoit : *M. le marquis , songez à plaire au roi.* » J'entendois dire que dans les ferrails de Maroc & d'Alger on crioit : *Prends-garde au grand eunuque noir , & qu'à Venise les gouvernantes disoient aux petits garçons : Aime bien la république : tout cela se modifie de mille manieres , & chacun de ces trois dictions pourroit produire un gros livre. »*

Les Epidammiens sentant leurs mœurs se corrompre par leur communication avec les Barbares , élurent un magistrat pour faire tous les marchés au nom de la cité & pour la cité.

» Les Epidammiens étoient les habitans de Dyrrachium , aujourd'hui Durazzo. Des Scythes ou des Celtes étoient venus s'établir dans le voisinage. Plutarque dit que , tous les ans , les Epidammiens nommoient un commissaire entendu pour trafiquer , au nom de la ville , avec ces étrangers. Ce commissaire n'étoit

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» point un magistrat, c'étoit un courtier (po-
 » letes) ; mais qu'importe ? Ceux qui ont cri-
 » tiqué savamment l'*Esprit des loix*, disent que
 » si l'on envoyoit un conseiller du parlement
 » faire tous les marchés de la ville de Paris,
 » le commerce n'en iroit pas mieux. « Aussi,
 » pour faire cette épigramme, les savans de
 M. de Voltaire ont été obligés de dire toute
 autre chose que Montesquieu. Il dit que le com-
 missaire des Epidammiens étoit chargé de trà-
 fiquer avec des étrangers, au nom de la na-
 tion, pour empêcher que les mœurs ne con-
 tinuassent à se corrompre ; & nos censeurs sup-
 posent un magistrat faisant tous les marchés de
 Paris pour que le commerce en aille mieux. Il
 est aisé de dire des bons mots en dénaturant les
 choses. Montesquieu rapporte un usage ; il en
 indique l'esprit ; il est dans son sujet, & on
 vaudroit l'en faire sortir pour qu'il dise une sottise.

Au reste, on voit dans cette brochure ce goût
 de plaisanterie intarissable qui plaît toujours,
 quoiqu'il instruisse rarement, dans tout ce qui
 est sorti de la plume de Voltaire. Il prodigue
 toujours les fleurs d'une érudition légère ; cette
 nouveauté en est une preuve. En lisant avec la
 moindre attention, il n'est pas possible d'être
 de l'avis de l'auteur sur beaucoup de points ;
 mais on voudroit presque pouvoir écarter une
 lumière importune. On est forcé de sourire,
 même en désapprouvant.

(*Mercur de France ; journal encyclopédique.*)